

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Femme \(mariage\)](#), [Femme \(statut social\)](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Littérature](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

[Collection 1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)

*Ce document est une réponse à :*

[76. Paris, Vendredi 29 juin 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1838-06-29

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Il a fait très beau aujourd'hui. J'en étais en plus mauvaise disposition.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°122/160-161

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 269-270, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/15-22

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°74. Vendredi 29 10 h. du soir.

Il a fait très beau aujourd'hui. J'en étais en plus mauvaise disposition. Vous me manquez bien plus sous le soleil que sous la pluie. Je puis être triste sans vous ; heureux sans vous, non. Je souffrais de tout le plaisir que j'aurais pu avoir. Ce soir, je me suis promené avec mes enfants. A la bonne heure ; je puis jouir de leur gaieté, m'y associer même. Ce n'est pas pour moi que je suis content. Pourquoi m'êtes-vous devenue si nécessaire ? Je fais là une sorte question, car j'en sais parfaitement la réponse.

Je suis outré pour bien plus de 7000 francs. Je soupçonne qu'il y a là encore plus de taquinerie subalterne que de vilenie, un petit étalage d'autorité le désir de faire acte de pouvoir en reculant. Mon avis est que vous devez en informer votre frère et en parler à votre mari avec un étonnement bref et sans réclamer. Si je commence à les bien connaître la réclamation serait vaine. Vous ne pouvez, je crois ni passer sous silence un tel procédé, ni en faire grand bruit. Étonnez-vous aussi de l'apprendre par votre banquier. Pourquoi n'a-ton pas eu le courage de le dire soi-même de vous le dire à vous ? Je vous conseille là un langage du haut en bas, le seul qui vous convienne au fond, le seul aussi, j'en ai peur qui vous donne un peu de force. Il faut qu'on sache que vous ne vous générerez pas de dire à vos amis la vilenie qu'on vous fait. Un peu de crainte, vous a sauvée. Usez de ce moyen avec les formes les plus douces du monde, mais usez en toujours un peu. Qu'ils aient tous peur du qu'en dira-t-on. Votre sauvegarde est là.

Samedi 8 h.

Vous n'aurez pas de lettre aujourd'hui. Cela me déplaît. Vous a t-on porté un paquet de livres ? Je ne sais si quelque chose là vous amusera. Vous êtes très difficile à amuser. Non que vous soyez blasée, ce qui n'a jamais ni mérite, ni charme, mais parce que vous êtes très difficile et très prompte à mettre de côté ce qui ne vous plaît pas du premier coup. Vous ne savez ni attendre, ni chercher. L'imperfection, l'insuffisance, l'ennui vous choquent si vivement que vous détournez sur le champ la tête avec dédain, comme si vous ne pouviez rien avoir à démêler avec tout ce qui n'est pas supérieur et accompli. C'est votre mal, & votre attrait.

Il y a dans ce paquet de livres un roman nouveau intitulé Une destinée qu'on ma apporté la veille de mon départ. Je n'en ai pas lu une ligne et je ne vous réponds pas du tout qu'il vaille le moindre chose. Mais regardez-y cinq minutes. Il est d'une jeune fille à qui je veux du bien. Il y a cinq ans, quelques semaines après le 1 mars

1838 une lettre m'arriva d'une personne inconnue. C'était une longue pièce de vers écrite à mon sujet, sur le coup qui venait de me frapper par une jeune fille de 17 ans, fille d'un pauvre aubergiste dans un pauvre village du fond du Poitou, qui n'avait jamais eu d'autres leçons que celles du maître d'école et du curé de son village, ni lu d'autres livres que quelques volumes incomplets de poésie française et quelques numéros de Journal. Ses vers sans rien de saillant, n'étaient pas dénués de sensibilité et de mouvement. Un me frappe beaucoup. Elle disait, en décrivant celle que je venais de perdre : Ses regards pleins de douceur et d'empire. C'était à croire qu'elle l'avait vue, car ce mélange là, était précisément le caractère original de sa physionomie comme de sa nature. Je fus donc très touché. On l'est toujours d'ailleurs, d'apprendre que votre nom, votre sort ont vivement ému et occupé, à 150 lieues au fond d'un village, une personne inconnue et tant soit peu distinguée. Je répondis affectueusement à cette jeune fille. Je l'encourageai. Je lui envoyai de bon livres. Un an après, je reçus une autre lettre qui m'annonçait que son père avait vendu son auberge, et qu'elle allait venir à Paris, avec son père, et sa mère, dans une charrette traînée par un cheval que son père avait gardé pour ce voyage. J'essayai de l'en détourner. Il n'y eut pas moyen. Elle sentait son génie et voulait tenter sa destinée. Elle arriva. Je devrais dire elle m'arrive, car elle venait sur la foi de ma protection, et je ne pouvais me défendre d'accepter un peu la responsabilité de son sort. Je vis une jeune fille, point jolie de manières très simples, mais convenables, et assez élégantes de l'intelligence, dans le regard de la finesse dans le sourire, point embarrassée, et parfaitement décidée à chercher, par ses vers, la fortune et la gloire. Je lui donnai quelques avis et une petite pension. Depuis elle fait des vers ; elle en a fait d'assez agréables, et qui lui ont valu quelque succès auquel j'ai un peu aidé. Elle a acquis quelques amis de plus, amis-poètes, M. de Lamartine, Mad. Testu, quelques autres que je ne connais pas mais qui ont leur monde, où ils ont leur renommée. Elle vit très modestement, honnêtement, je crois. J'ai fait avoir une petite place à son père. Elle passera sa vie à faire des vers sans jamais monter bien haut ni percer bien loin, pauvre, agitée, jamais sûre de son succès ni de son pain ; mais elle aura obéi à son instinct et coulé selon sa pente. C'est le vrai secret de bien des vies. Je vois que les vers, ne lui suffisent pas, et qu'elle commence à faire des romans. Elle m'a apporté celui-là la veille de mon départ.

10 heures

Voilà votre N°76. Oui, c'est une triste et charmante parole. Adieu. Je vous ai dit ce qu'il me semblait de la réponse à votre mari. J'y pense encore. Il est possible, ce me semble, d'exprimer une surprise très hautaine au fond et très douce dans la forme, une surprise fière et résignée, qui les fasse, non pas rougir, ce qui ne se peut pas, mais s'inquiéter un peu du jugement de cinq ou six personnes, si cela se peut. Adieu encore. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 74. Val-Richer, Vendredi 29 juin 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-06-29

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Vendredi 29 juin 1838

Heure 10 h du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

Il a fait très beau aujourd'hui. Vous étiez en plus mauvaise disposition. Vous me manquez bien plus sous le soleil que sous la pluie. Je puis être triste sans vous, heureux sans vous, non. Je souffrois de tout le plaisir que j'aurais pu avoir. le soir, je me suis promené avec mes enfants. à la bonne heure ; j. puis jouir de leur gaité, my aise même. le n'est pas pour moi que je suis content. Pourquoi m'êtes vous devenue si nécessaire ? Je fais là une telle question, car j'en fais parfaitement la réponse.

Je suis endetté pour bien plus de 7000 francs. Je soupçonne qu'il y a là encore plus de laquinerie. Substitution que de l'Etainie, un petit étalage d'autorité, le désir de faire croire de pouvoir en recouvrer. Mon avis est que vous deviez en informer votre frère et en parler à votre mari avec un étonnement bref et sans réclame. Si je commence à les blesser connus, la réclamation serait vain. Vous ne pourrez, je crois, ni papier sous silence un tel procédé, ni en faire grand bruit. Informez vous aussi de l'apprendre par votre banquier. Pourquoi n'avez pas eu le courage

de le dire soi-même, de vous le dire à vous ? Je vous conseille par là un langage du haut en bas, le seul qui vous conviendra au fond, le seul aussi, j'en ai peur, qui vous donne un peu de force. Il faut qu'en faitre que vous ne vous gênez pas de dire à vos amis la vérité que vous fait. Un peu de crainte vous a sauvé. Usez de ce moyen avec les formes les plus douces du monde, mais usez en toujours un peu. Quels amis tous peur de qui disaient-on. Votre sauvegarde en la.

Samedi 8 h.

Vous n'aurez pas de lettre aujourd'hui. Cela me déplaît. Qui a bien porté un paquet de livres ? Je ne sais si quelque chose là vous amusera. Vous êtes très difficile à amuser. Non que vous soyiez blasée, ce qui m'a jamais ni m'aide, ni charmé, mais parfois vous êtes très difficile et très prompt à mettre de côté ce qui ne vous plaît pas du premier coup. Pour ne claver ni attendre ni chercher. L'imperfection, l'inégalité, l'omnipuissance choquent si vivement que vous détournez sur le changé la tête avec dédain, comme si vous ne pouviez rien avoir à faire avec tout ce qui n'est pas supérieur et accompli. C'est votre mal & votre attrait.

Il y a dans ce paquet de livres un roman nouveau intitulé Une destinée qu'en m'a apporté la veille de mon départ. Je n'en ai pas lu une ligne, et je ne vous répondrai pas de

meilleur pas du tout qu'il vaille la moindre chose. Mais regardez-y long  
d'une minute. Il m'a donc jeune fille à qui je veux du bien. Il y  
a cinq ans, quelque semaines après le 11 mars 1833 une  
lettre m'arriva d'une personne inconnue. C'était une longue pièce  
de papier, écrit à mon sujet, sur le coup qui venait de me frapper,  
par une jeune fille de 17 ans, fille d'un pauvre ouvrier  
dans un pauvre village du fond du Poitou, qui n'avait jamais  
eu d'autres biens que celle du maître d'école et du curé de  
son village, ni lui d'autre livre que quelques volumes  
incomplets de poésie française et quelques numéros de Journal.  
Le vers dans rien de laillant, rédigé par déhors de  
sensibilité et de mouvement. Un me frappa beaucoup. Elle  
disait, en décrivant celle que je venais de perdre:

Un regard plein de douceur et d'empire.

C'était à croire qu'elle l'avait vue, car ce mélange là était  
peut-être le caractère original de la physionomie humaine  
de la nature. J'en fus donc très touché. En lui longuement  
voué d'apprendre que votre nom, votre sexe ont vivement ému &  
occupé, à 180 lieues au fond d'un village, une personne  
inconnue et telle soit peu distinguée. Je répondis affectue-  
usement à cette jeune fille. Je l'encouragai. Je lui envoyai  
de bons livres. Un an après, je reçus une autre lettre  
qui m'annonçait que son père avait vendu son aberge, &  
qu'elle allait venir à Paris, avec son père et sa mère, dans  
un chariot tiré par un cheval que son père avait

partie pour ce voyage. J'essayai de l'en dissuader. Il n'y eut  
 pour moyen. Elle sentait son péril et voulait tester sa  
 destinée. Elle arriva. Je devrai dire elle arriva, car elle  
 venait sur la foi de ma protection, et je ne pouvois  
 me défendre d'accorder un peu la responsabilité de son  
 sort. Je vis une jeune fille, point jolie, de manières très  
 simples, mais charmantes et assez élégantes, de l'intelligence  
 dans le regard, de la finesse dans le sourire, point  
 embarrassée, et parfaitement décidée à chercher, par le  
 vers, la fortune et la gloire. Je lui donnai quelques avis  
 et une petite pension. Depuis, elle fait des vers ; elle en  
 a fait d'assez agréables et qui lui ont valu quelques  
 succès, auquel j'ai un peu aidé. Elle a acquis quelques  
 amis de plus, amis poètes, M<sup>e</sup> de Lamartine, mad<sup>e</sup> Véron,  
 quelques autres, que je ne connais pas, mais qui ont leur  
 monde, où il y en a un nommé. Elle vit très modérément,  
 honnêtement, je crois. J'ai fait avoir une petite place à  
 son père. Elle passera sa vie à faire des vers, sans jamais  
 monter bien haut ni pres des biens, pauvre, agitée,  
 jamais sur de son succès ni de son pain ; mais elle  
 aura obéi à son instinct et tout selon sa pente. C'est  
 le vrai secret de bien des vies. Je vois que les vers  
 ne lui suffisent pas et qu'elle commence à faire des  
 romans. Elle m'a appris chez la veille de mon  
 départ.

10 h.<sup>u</sup>

Voilà votre N° 76. Oui, voilà une toute es charmante paroie.  
Aujour. Je vous ai dit ce qu'il me semblait de la répousser à votre  
mari. Il y peut encore. Il est possible, ce me semble, d'exprimer  
une surprise très hautaine au fond et très douce dans la forme,  
une surprise fine et religieuse qui les fasse, non pas rougir, ce  
qui ne se peut pas, mais s'inquiéter un peu du jugement des  
trois ou six personnes, si cela se peut. Adieu encore. {